Digitized by Google

CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
193e ET 194e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.

LES JOLIS CHASSEURS

HALLALI MUSICAL

DE

M. CHARLES BRIDAULT

Musique de **M. JULES BOVERY**,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES FOLIES NOUVELLES, LE 28 SEPTEMBRE 1855.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

M. DE LA JOBARDIÈRE, gentleman.....	MM. CAMILLE.	UN OURS BLANC, personnage muet... ou peut s'en faut	***
JOHN, son jockey.....	JOSEPH-KELM.	UNE PETITE CHIENNE, personnage muet... autant que possible.....	***
UN MONSIEUR qui fait une tragédie... ou du moins qui en a bien l'air.....	CHARLTON.V.		

Une forêt au mois de décembre. — Au fond, à droite, une petite montagne praticable. — A droite, 2e plan, un arbre creux en saillie.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN MONSIEUR.

(Un Monsieur, tout habillé de fourrures blanches des pieds à la tête, entre à pas lents, tenant d'une main un crayon et de l'autre un énorme manuscrit tout plein de ratures ; on devine à son air rêveur qu'il fait, ou tout au moins qu'il essaye de faire des vers ; il cherche une rime à ce mot qu'il marmotte entre ses dents :)

Souiller... souiller... souiller.
« Horreur ! sa main de sang sent son sein se souiller. »
Souiller... souiller... souiller... (*Il fait un pas en avant.*)

O Muse de la tragédie, viens à mon aide !... O Melpomène, inspire-moi !... (Changeant de ton.) Sapristi ! qu'il fait froid !... — Voyons... mettons la dernière main à ma grande tragédie... (Il déroule son énorme manuscrit, sur la couverture duquel sont tracés ces mots lisibles dans toute la salle) :

« La Forêt vierge ou la Fille coupable »

TRAGÉDIE.

Il faut espérer que je trouverai aujourd'hui cette rime vainement cherchée depuis huit jours... Souiller... Souiller... Souiller... — « Horreur ! sa main de sang sent son sein se souiller ! »

(L'orchestre joue pendant tout ce temps une ritournelle, après laquelle le Monsieur ouvre la bouche et met les mains sur son cœur ; on croit qu'il va chanter un grand air ; pas du tout, il sort lentement par la gauche, marmottant toujours : « Horreur ! son sein se souiller... se souiller. » On entend un coup de feu, puis une voix qui s'écrie : « Raté ! » — Une petite chienne en laisse traverse seule le théâtre. — Ensuite, entre par la droite de la Jobardière, suivi de John. De la Jobardière, élégamment vêtu en costume de chasse, arrive la tête haute, la démarche triomphante et un lorgnon à l'œil ; tandis que John, au contraire, transi par le froid, accablé de fatigue, semble le suivre à regret, tenant à la laisse une espèce de petit barbet qui n'a guère que la peau sur les os.)

SCÈNE II.

DE LA JOBARDIÈRE ET JOHN.

(Ce dernier a pour costume une veste bleu-de-ciel très-étriquée, une culotte de peau excessivement collante, une casquette de cuir et des bottes à revers ; il porte sur le dos un havre-sac avec un parapluie, un thermomètre en sautoir, une gourde en bandoulière, un carnier, un panier rempli de provisions de bouche avec accessoires, tels que assiettes, verres, bouteilles, etc., etc., un pliant et une paire de sou-

liers imperméables, deux fusils de chasse, une canne à pêche, un filet à papillons, etc., etc., etc.)

7f040

DUETTO.

DE LA JOBARDIÈRE.

Comme l'amour la chasse est agréable,
Mais, hélas! pas de toutes les saisons.

JOHN, *se soufflant dans les doigts.*

Heureusement!

DE LA JOBARDIÈRE.

Pourquoi? Corne du Diable!

JOHN.

Pour la juger ainsi vous avez vos raisons;
Permettez, monseigneur, — car à chacun les siennes, —
Pour la voir autrement que j'ai aussi les miennes.

DE LA JOBARDIÈRE.

Les tiennes sont de mauvaises raisons.

ENSEMBLE.

DE LA JOBARDIÈRE.

Ah! que la chasse est agréable!
Mais, hélas! point de toutes les saisons!
C'est beau, c'est grand, c'est admirable,
Pour la voir telle aussi j'ai mes raisons.

JOHN.

Que la chasse est désagréable!
Mais, par bonheur, point de toutes saisons!
Ce ne serait pas supportable,
Pour le voir telle aussi j'ai mes raisons.

DE LA JOBARDIÈRE.

Je suis rebelle
A la saison,
Car pour sa belle
Que ne fait-on?

JOHN.

Moi, moins rebelle
A la saison,
Mon nez se gèle,
Ainsi que mon menton.
Ton ton, ton ton, ton taine, ton ton.

DE LA JOBARDIÈRE.

Sois donc un homme,
Affreux poltron!
Toi que je nomme
Mon compagnon.

JOHN.

Je sais bien comme
Il serait bon
De faire un somme
En bonnet de coton.
Ton ton, ton ton, ton taine, ton ton.

DE LA JOBARDIÈRE.

Allons, allons, reprends courage,
Car notre chasse, en ce beau jour,
Doit, j'en conçois l'heureux présage,
Être propice à mon amour.

REPRISE. — ENSEMBLE.

DE LA JOBARDIÈRE.

Ah! que la chasse est agréable!
Mais, hélas! etc.

JOHN.

Que la chasse est désagréable!
Mais, par bonheur, etc.

JOHN.

Aïe! aïe! aïe! qu'il fait froid!

DE LA JOBARDIÈRE.

Et nous n'avons pas encore vu poindre le plus petit lièvre, le moindre lapin.

JOHN.

Non, il n'en point point. Croyez-vous donc, seigneur de la Jobardière, que ces bêtes-là sont asses bêtes pour sortir d'un temps pareil? Il faut être comme nous pour cela.

DE LA JOBARDIÈRE.

Hein! qu'est-ce à dire?

JOHN.

Pardon! Il faut être bête comme on ne l'est pas, bête comme vous... ne l'êtes pas, monseigneur.

DE LA JOBARDIÈRE.

Tais-toi donc, homme faible et pusillanime! Tu ne sais pas la félicité qu'on éprouve à revenir près de sa belle accablé de fatigue, et à lui faire comprendre que c'est pour lui plaire qu'on s'est couvert de gloire... de neige et de boue.

JOHN.

S'il ne lui faut que de la boue, il me semble que vous pouviez bien rester à Paris, les boulevards auraient joliment fait votre affaire; — et si encore on pouvait revenir couvert *de boue... assis*; mais non, il faut marcher, toujours marcher. Ah! qu'il fait froid!

DE LA JOBARDIÈRE.

Tu ne seras jamais qu'un être matériel et prosaïque. Tout ce dont tu te plains fait mon bonheur, à moi, et si mon Elodie pouvait me voir, si elle était là, elle!...

JOHN.

Elle aurait crânement froid, elle.

DE LA JOBARDIÈRE.

Non, car elle est forte et valeureuse, elle est belle comme un rêve d'Orient, et je voudrais être comme la fugitive hirondelle...

JOHN.

Moi aussi, pour aller dans les pays chauds.

DE LA JOBARDIÈRE.

Tais-toi, malheureux! tu effeuilles toute ma poésie. — Après tout, je comprends que la condition où le ciel t'a placé ne permette pas à ton écorce grossière de cacher une âme poétique; moi, au contraire, il m'a fait penseur et sentimental, je ne suis pas un homme, John, je suis un madrigal.

COUPLETS.

I

Si j'étais l'heureux bracelet
Ou le nœud qui serre la taille
De celle que j'aime en secret!
Si j'étais les six dents d'écaille
Qui rassemblent ses longs cheveux...
Que je serais heureux!

II

Si je pouvais me faire aimer
De cet ange au charme invincible,
Je serais... Mais c'est blasphémer
Que de parler de l'impossible;
Rien ne peut exaucer mes vœux...
Que je suis malheureux!
Que je suis donc, donc, donc,
Ah! que je suis donc malheureux!

JOHN, ouvrant une bouche énorme pour bâiller.

Ah... ah... ah...

DE LA JOBARDIÈRE.

Tu t'endors à ces belles paroles, tu bâilles sur ces doux accents!...

JOHN.

Ce n'est pas que je dorme, monseigneur, c'est que j'ai faim.

DE LA JOBARDIÈRE.

Être sensuel, nature abrupte et vorace, tu songes à manger, tu as faim, toi... (Changeant de ton.) Tiens! moi aussi, je casserais bien une croûte.

JOHN.

Croyez-moi, seigneur de la Jobardière, lâchez votre chasse d'un cran, laissez le gibier tranquille, et avant de le tuer, mangeons-en un brin; j'ai là dans ce panier certain pâté de lièvre à qui je ferais volontiers la chasse, ainsi qu'une hure de sanglier à laquelle, si vous le trouvez bon, nous allons décocher quelques coups de dents.

DE LA JOBARDIÈRE.

C'est cela, décochons, décochons, mon ami.

JOHN.

Décochons, monseigneur.

DE LA JOBARDIÈRE.

Et profite de cette halte pour te débarrasser de ton léger attirail de chasse, car tu es peut-être un peu embarrassé.

JOHN.

Pourquoi emb...? harassé suffit.

DE LA JOBARDIÈRE.

Ne te plains pas, John, on ne saurait trop prendre de précautions de chasse. Vois comme j'ai bien fait d'emporter tout cela.

JOHN.

De me faire emporter tout cela, oui, oui, oui.

DE LA JOBARDIÈRE, se débarrassant en fur et à mesure.

Ce havre-sac rempli de brosses, vergettes, rasoirs, limes à ongles, cure-oreilles, et tous les ustensiles de toilette nécessaires pour rentrer convenablement dans la ville; ce thermomètre pour nous maintenir à une température régulière; ces souliers en caoutchouc, imperméables au mac-adam, — il n'y a pas de mac-adam dans ce pays-ci... mais c'est égal, c'est bon genre, et je les mets quand il fait du vent; — cette gourde pleine de parfait amour pour nous désaltérer, et enfin ce panier qui contient les provisions de bouche. Mets le couvert, John.

JOHN.

Vous avez oublié une table et des rallonges.

Digitized by Google

DE LA JOBARDIÈRE.

C'est vrai, mon ami, j'y songerai la prochaine fois.

JOHN.

Où faut-il qu'on serve, monsieur?

DE LA JOBARDIÈRE.

Quoi? qu'on serve? — Ah! je comprends : peu m'importe, pour manger du porc, qu'on me serve ici ou qu'on me *serve-là*.

SCÈNE III.

LES MÊMES, plus LE MONSIEUR.

(Paraît au fond sur la colline le Monsieur aux fourrures, qui, tout occupé de ses rimes, ne voit aucun des personnages en scène et marmotte toujours, le crayon à la main. — Musique à l'orchestre.)

LE MONSIEUR.

Horreur! sa main de sang sent son sein se souiller...
Se souiller... son sein son sang... sang son...
(Il sort.)

SCÈNE IV.

DE LA JOBARDIÈRE, JOHN.

JOHN, qui a dressé le couvert par terre.

Monseigneur est servi.

DE LA JOBARDIÈRE.

Prends un siége, John... Et en avant la scène de la fourchette.

JOHN, *qui n'a pas de siége, s'assied par terre.*

Mangeons et buvons,
C'est là le vrai bonheur, je pense,
Mangeons et buvons,
Jusqu'au fond vidons
Les flacons.
Mangeons et buvons,
Vidons les flacons,
Ici faisons bombance;
Mangeons et buvons,
Sans crainte bravons (*bis*)
Les indigestions.

ENSEMBLE.

Mangeons et buvons,
C'est là le vrai bonheur, etc., etc.

DE LA JOBARDIÈRE, *se levant le verre en main.*

COUPLETS.

I

Grâce à toi, chère insouciance,
Nulle triste prévision,
Nulle peine, nulle souffrance,
Nulle rude privation.
Puisque l'insouciance est bonne
Et que c'est le vin qui la donne,
Du vin! du vin!
A l'insouciance il faut boire;
Gardons toujours mon verre plein
Pour effacer de ma mémoire
Le lendemain.

II

C'est la joie, ainsi qu'une flamme,
Qui petille en ce jus vermeil,
Et coule jusque dans mon âme
Comme un chaud rayon de soleil.
Puisqu'ici-bas la joie est bonne
Et que c'est le vin qui la donne,
Du vin! du vin!
A la joie il faut aussi boire;
Gardons toujours mon verre plein
Pour effacer de ma mémoire
Le lendemain.

JOHN.

Oui, vous avez raison, monseigneur, il faut boire,
C'est le seul bon moyen pour perdre la mémoire;
Et tout autant que vous j'ai besoin d'oublier,
Car on n'est pas moins homme en étant écuyer.

DE LA JOBARDIÈRE.

Voyons, mon pauvre ami, conte-moi ton histoire.

JOHN.

Une femme m'aimait, à ce que j'ai pu croire,
Moi, je l'aime toujours, mais je suis convaincu
Qu'elle m'est infidèle, et moi je suis...

DE LA JOBARDIÈRE.

Cocu!

(Parlé).

Ça arrive à tout le monde.

JOHN.

Hélas! hélas! hélas!

RONDE.

En ce bas monde la femme
Est le tourment de notre âme;
Je voudrais, je le proclame,
Les voir toutes... n'importe où.
Ah! de tout mon cœur j'enrage!
Moi, jusqu'à présent si sage,
Le dieu d'amour me ravage,
Cupidon me rendra fou!
Ce petit voleur de Cupidon
Me rendra fou,
Petit voleur, petit filou,
Petit polisson
De Cupidon,
Tu me rendras fou!
Ah! tu me rendras fou!

Moi je suis fidèle,
Mais, j'en ai bien peur,
Hélas! de ma belle
Je n'ai plus le cœur.
Je crois que Nichette
Se fait, par malheur,
Raconter fleurette
Par un beau *monsieur*;
Pourtant moi je l'aime
Comme un enragé,
Car, toujours le même,
Je n'ai pas changé.
Ah!
De moi, ma Nichette
Jadis raffolait,
Et comme on cachette
Elle m'agaçait;
Elle aimait ensemble
Répéter toujours
Qu'en tout je ressemble
Au dieu des amours:
J'étais, à vrai dire,
Bien fait, dégagé...
Je ne suis pas pire,
Je n'ai pas changé.
En ce bas monde, la femme
Est le tourment de notre âme;
Je voudrais, je la proclame,
Les voir toutes... n'importe où.
Ah! de tout mon cœur j'enrage,
Moi jusqu'à présent si sage
Le dieu d'amour me ravage,
Cupidon me rendra fou.
Ce petit voleur de Cupidon, etc.

DE LA JOBARDIÈRE.

Maintenant que nous voilà reconfortés, en chasse, John, en chasse! Et cette fois, ce ne sont point des lièvres qu'il me faut, non! point de perdrix, non! point de mauviettes, non! Ce qu'il me faut à moi, c'est un ours! Le cœur d'Élodie est à ce prix... Élodie aura l'ours, et moi j'aurai le cœur.

JOHN.

Moi, j'aimerais mieux le beefteak.

DE LA JOBARDIÈRE.

Le cœur d'Élodie, imbécile! En chasse, John, en chasse!

JOHN.

Oui, mais de quel côté? Où sommes-nous ici?

DE LA JOBARDIÈRE.

Comment! tu ne sais pas où nous sommes?

JOHN.

Non.

DE LA JOBARDIÈRE.

Moi non plus.

JOHN.

J'aperçois là-bas un cantonnier; si je lui demandais notre chemin? (Criant à tue-tête.) Ohé! cantonnier! cantonnier!... il ne bouge pas le cantonnier.

DE LA JOBARDIÈRE.

Hé! mon Dieu! je comprends cela : *Quand-on-y-est*, on y reste. — Allons, mon ami, détache mon chien, et tire-le de sa rêverie... Pas par la queue, imbécile! (Un ours paraît au fond, sur la colline.

SCÈNE V.

JOHN, DE LA JOBARDIÈRE, L'OURS.

JOHN.

Aïe! aïe! aïe! Qui est-ce qui grimpe là-bas?

DE LA JOBARDIÈRE, le lorgnant à l'œil.

Si mon rayon visuel ne m'induit point, palsembleu! c'est au moins un lièvre.

Digitized by Google

JOHN.

Je crois qu'il vous enduit votre... chose visuel....

DE LA JOBARDIÈRE.

A coup sûr, ça n'est pas une caille.

JOHN, se couvant.

Holà là! C'est un ours.

DE LA JOBARDIÈRE.

En es-tu bien sûr, John?... Voilà le vrai moment de me distinguer... Va me tuer ce petit-là, mon ami.

JOHN.

Tuez-le d'abord... à vous la pose, monseigneur... Aïe! aïe! aïe! Sauvons-nous, le voilà!

DE LA JOBARDIÈRE.

Mon ami, il n'est plus temps, soyons spirituels, c'est notre seule ressource.

(L'ours, qui est entré sur les derniers mots, grimpe à un arbre, etc., etc. — De la Jobardière, fort embarrassé d'abord, paraît tout à coup frappé d'une bonne idée : il prend le parapluie qui est attaché sur le havre-sac, se cache tout entier dessous en se baissant et semble enchanté de sa ruse. — John, fort embarrassé de même, finit par apercevoir l'arbre mort et complétement creux.)

JOHN, se blottissant dans l'arbre creux.

Ah! j'ai mon affaire! (L'ours s'approche d'eux et les tourne et retourne.)

DUO.

JOHN.

J'ai peur, j'ai peur.

DE LA JOBARDIÈRE.

Je ne suis pas tranquille.

JOHN.

J'ai froid, j'ai chaud...

DE LA JOBARDIÈRE.

Je sens claquer mes dents.

JOHN.

Je crois qu'en moi va se figer ma bile.

DE LA JOBARDIÈRE.

Je ne sais plus si je vois, si j'entends.
Je voudrais bien retenir mon haleine!
La retenir tout au fond de mon cœur.

JOHN.

J'ai peur, j'ai peur, moi je respire à peine!
De nous prenez pitié, Seigneur.

DE LA JOBARDIÈRE.

Je voudrais bien retenir mon haleine!
Et les battements de mon cœur.

JOHN.

J'ai peur!

DE LA JOBARDIÈRE.

J'ai peur!

JOHN.

J'ai peur!

ENSEMBLE.

J'ai peur!

(Ils restent tous deux en position; pendant le duo l'ours est venu les flairer; il paraît dégoûté d'eux et semble leur préférer le pâté de lièvre qui est resté en évidence. Il se met à manger tranquillement. Après de nombreuses *cascades*, l'animal se retire sur la ritournelle, emportant les restes du festin, et jetant sur de la Jobardière et John un regard dédaigneux.)

SCÈNE VI.

DE LA JOBARDIÈRE, JOHN.

DE LA JOBARDIÈRE.

John!

JOHN.

Monseigneur!

DE LA JOBARDIÈRE.

Je crois qu'il est parti.

JOHN.

Je le crois semblablement.

DE LA JOBARDIÈRE.

Vrai?

JOHN.

Parole d'honneur!

DE LA JOBARDIÈRE, avec forfanterie.

Parti!... Malédiction!... Tu m'as fait manquer cette belle occasion de revenir près de ma belle couvert de gloire... Pourquoi m'as-tu retenu, John? Quel malheur d'avoir à son service un écuyer aussi poltron!

JOHN.

Tranquillisez-vous, seigneur de la Jobardière, j'aperçois la bête qui revient vers nous; je ne vous retiens pas, monseigneur, mais, je vous en prie, ne me retenez pas non plus.... Je me sauve.

DE LA JOBARDIÈRE.

Cachons-nous plutôt, et quand l'animal ne pourra pas nous voir, attaquons-le bravement... par derrière.

JOHN.

Aïe! aïe! aïe! le voilà.

DE LA JOBARDIÈRE, armant son fusil, ainsi que John.

Cachons-nous, et visons bien... n'importe où. (Ils se cachent tous les deux. Arrive, tout tournant le dos, le Monsieur aux fourrures qui marmotte toujours son vers.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, plus LE MONSIEUR.

DE LA JOBARDIÈRE, prenant le Monsieur pour un ours.

John! attention! Y es-tu?

JOHN.

Oui... non, non, non, pas encore... Ça y est.

DE LA JOBARDIÈRE.

En joue....

LE MONSIEUR, poussant un cri de joie.

Ah! (Il a trouvé son vers.)

DE LA JOBARDIÈRE.

Feu! (Il décharge son fusil, ainsi que John; le Monsieur s'enfuit poussant des cris féroces et laissant tomber son manuscrit.) Vivat! vivat! nous pourrons nous vanter d'avoir fait la chasse à l'ours.

JOHN, ramassant le manuscrit.

Voyez donc, maître, il a perdu en route un de ses beefteaks.

DE LA JOBARDIÈRE.

Ciel! une tragédie!... je suis volé!

JOHN.

Au contraire, monseigneur.

Un ours était l'unique envie
Du tendre objet de vos amours:
Portez-lui cette tragédie,
Ça peut bien passer pour un ours.

(Ils portent le manuscrit sur leurs épaules, ainsi qu'on fait d'un ours après l'avoir tué; ils le promènent triomphalement avec un air de marche à l'orchestre, et le rideau baisse.)

77040

FIN DES JOLIS CHASSEURS.

Paris. — Imprimerie Morris et Comp., rue Amelot, 64.

Bibl. Invent. 1828